

Thibault De Meyer

COMPTE RENDU:

QUENTIN HIERNAUX ET BENOÎT TIMMERMANS (EDS.), PHILOSOPHIE DU VÉGÉTAL, PARIS: VRIN, 2018



Thibault De Meyer

COMPTE RENDU : QUENTIN HIERNAUX ET BENOÎT TIMMERMANS (EDS.), PHILOSOPHIE DU VÉGÉTAL, PARIS : VRIN, 2018

Benoît Timmermans, qui a coordonné ce livre avec Quentin Hiernaux, propose de construire une philosophie du végétal à partir de récits. Il en a sélectionné quatre, de traditions diverses, où les arbres remplissent un rôle central : un mythe hindou, un conte bambara, la Genèse et *Pic, pic et colégram* (un livre pour enfants de Marie Colmont). Timmermans interroge chacun de ces récits en se demandant quelle peut être la spécificité des rôles joués par ces arbres : est-ce qu'un autre actant, pour utiliser une notion d'Algirdas Greimas – une pierre, un livre, un animal au lieu d'un arbre –, aurait pu être au centre du jardin d'Eden, par exemple ? L'auteur cherche dans l'histoire de l'herméneutique biblique la particularité de cet arbre. À l'époque où ce récit a pu être conçu, les grands arbres étaient souvent considérés comme immortels tellement leur durée de vie dépassait celle des humains. Cette longévité presque éternelle était associée à la patience. En mangeant du fruit défendu, Adam et Ève auraient ainsi péché contre la patience que cet arbre incarnait. Ce rôle n'aurait pas pu être rempli par qui que ce soit d'autre qu'un vieil arbre.

Ce chapitre conclusif est l'un des deux seuls du livre qui n'interroge pas le végétal en passant par ce qu'en disent les scientifiques. Si je commence néanmoins ce compte rendu par cette contribution, c'est d'abord parce que c'est celle que j'ai préférée par son originalité, mais aussi parce que Timmermans cerne bien la question qu'il s'agit à mon avis de poser à toute philosophie du végétal : qu'est-ce que les végétaux, dans leurs spécificités, permettent-ils ou invitent-ils à penser ? Il est beaucoup plus difficile d'y répondre qu'il ne semble au premier abord. Dans son chapitre très intéressant, Hiernaux tente de caractériser la philosophie du végétal par trois mouvements de pensée qu'elle amène : (a) une remise en cause du modèle animal, (b) une critique de la notion d'individu et (c) une reformulation du lien entre organisme et environnement. Ces trois propositions sont évidemment interdépendantes. Ainsi, si les plantes viennent compliquer la notion d'individu, c'est notamment parce que leur système immunitaire (un type de lien avec l'extérieur) dépend largement de relations symbiotiques avec d'autres organismes tels que champignons ou bactéries. Il faut néanmoins noter que Scott Gilbert et d'autres ont pu formuler une telle critique de la notion d'individu en ne se référant qu'à des animaux (Gilbert, Sapp & Tauber 2012). Par ailleurs, la critique de la sexualité, centrale dans les modèles biologiques zoocentrés, a aussi pu être formulée à partir de la reproduction des microbes, en particulier des transferts génétiques latéraux. Le chapitre de Hiernaux est une remise en question importante du zoocentrisme qui fonde souvent inconsciemment nos pensées. Cependant, ce qui manque peut-être dans ce chapitre, c'est un positionnement plus précis par rapport à la philosophie de la biologie : que lui apporte de spécifique la philosophie du végétal ?

La philosophie du végétal participerait, suivant Hiernaux,

d'une philosophie du processus (à l'instar de la philosophie d'Alfred North Whitehead). Cette idée se trouve au cœur de la contribution de Michael Marder (il s'agit du seul autre chapitre à côté de celui de Timmermans qui ne traite pas de science, l'auteur travaillant exclusivement à partir de philosophes). Marder cite l'unique propriété positive qu'Aristote attribuait aux végétaux : des êtres qui croissent. Partant de cette définition, Marder défend le phytocentrisme contre le zoocentrisme, mais aussi contre le biocentrisme. Les animaux ne sont pas exclus du phytocentrisme dans la mesure où ce sont des êtres qui croissent également. Le philosophe américain estime le phytocentrisme plus pertinent que le biocentrisme défendu par exemple par Arne Næss, car ce dernier confère trop d'importance au tout, au détriment des parties pourtant actives. Le phytocentrisme permet d'attirer notre attention sur les êtres en tant qu'ils croissent, qu'ils se développent, qu'ils se déploient, qu'ils s'associent. Le phytocentrisme ainsi entendu enlève *de facto* toute spécificité aux plantes, mais invite néanmoins à s'intéresser à la variété des modes de croissance et d'associations. Marder tire de ses propositions métaphysiques des conséquences éthiques. Il critique par exemple certaines modifications génétiques qui rendent la reproduction des plantes impossibles et, ce faisant, mettent tout à la fois les agriculteurs et les plantes en position de dépendance par rapport aux entreprises produisant ces graines stériles (Monsanto est ici visé prioritairement).

Emmanuel Coccia critique également le zoocentrisme ; il s'oppose en particulier à l'idée suivant laquelle les végétaux ne seraient qu'un décor pour l'activité animale. Soulignant le rôle essentiel des plantes dans le renouvellement de l'oxygène indispensable pour les animaux, le philosophe italien estime que les plantes sont "cosmogoniques", créatrices de monde : "ce que nous appelons jardin est une armée de jardiniers qui ne cesse de changer et ciseler le monde" (p. 134). Cela le mène à critiquer la distinction entre naturel et artificiel, le monde n'étant pas naturel, mais construit par les plantes. Il revient vers cette critique lorsqu'il parle de la reproduction des plantes dont certaines nécessitent l'intervention d'insectes qui, partant, jouent un rôle semblable aux agriculteurs. Cette reproduction ne serait donc pas naturelle, mais artificielle. Par là, il estime que la philosophie du végétal s'oppose à la théorie darwinienne de l'évolution qui, selon Coccia, confère une importance à cette distinction. Cette critique de Charles Darwin ne me semble pas tout à fait justifiée, car ce dernier n'a jamais distingué catégoriquement ces deux modes de sélection. Au contraire, il défend sa théorie de la sélection naturelle à partir d'exemples de sélection artificielle (les pigeons des colombophiles par exemple). Il a par ailleurs porté beaucoup d'attention à la coévolution des plantes et des insectes, comme le documente amplement Carla Hustak et Natasha Myers (2012), un article qui est pourtant cité dans le chapitre.

Hiernaux défendait également qu'il ne faut pas séparer

nettement science et philosophie (historiquement et même actuellement, les travaux philosophiques et scientifiques sur les végétaux se mélangent très souvent). C'est ainsi que deux botanistes ont été invités à participer au livre. Sophie Gerber est l'un d'entre eux. Elle pose une question épistémologique : peut-on généraliser aux plantes sauvages nos connaissances botaniques qui se basent principalement sur les plantes domestiquées ? Les plantes domestiquées sont largement minoritaires par rapport aux plantes en général. Notre alimentation ne provient que de dix-sept familles végétales, alors même qu'il en existe plus de quatre cents. Les découvertes scientifiques, en particulier en génétique, portent le plus souvent sur les plantes les plus familières (on peut songer aux petits pois de Gregor Mendel ou au maïs de Barbara McClintock). Les modes de reproduction et les mécanismes génétiques semblent bien être les mêmes dans les deux conditions, domestique et sauvage, mais sur d'autres points ces plantes sont fort différentes. Ainsi, le maïs sauvage avait plusieurs tiges, maintenant il n'en a plus qu'une seule. Il semble exister, comme pour les animaux, un syndrome de domestication chez les plantes. La question posée par Gerber me semble importante, parce qu'elle invite à situer nos connaissances. Celles-ci sont partielles, liées à des dispositifs particuliers, à des histoires de rencontres et de modifications mutuelles ; les généraliser au-delà de ces situations parcellaires reste toujours un pari (le monde ne fonctionne pas nécessairement partout de la même manière que sous la loupe des scientifiques, comme le rappelle sans cesse Isabelle Stengers [1995]).

François Hallé, l'autre botaniste parmi les contributeurs, donne beaucoup d'informations intéressantes sur les plantes, mais sa manière de cadrer ces connaissances pose néanmoins problème. Son argument se construit en deux temps. Il commence par rendre compte de nouvelles connaissances concernant les arbres. Ceux-ci consomment du gaz carbonique, près de deux tonnes pour constituer une tonne de bois. Ils sont aussi munis d'organes sensoriels et communiquent entre eux. Les arbres à vrilles sont même capables d'apprendre par habitude. Hallé insiste également sur la décentralisation des plantes : celles-ci n'ont pas de système nerveux central, ce qui les rend plus résistantes aux changements et aux attaques. Cette première étape dans l'argument d'Hallé ne pose pas de problèmes particuliers : les plantes sont devenues des êtres de plus en plus intéressants à mesure que les scientifiques décrivent leur complexité. Cependant, il me semble difficile de passer de cette première étape à la suivante selon laquelle cette reconnaissance scientifique nous contraindrait à respecter davantage les arbres (quand il pense à la déforestation, il ne peut s'empêcher, dit-il, de

penser à un viol). Le problème de cette argumentation est qu'elle attribue des obligations morales en fonction des compétences des êtres : plus un être est complexe, plus il faudrait le respecter. Or, il me semble que l'éthique ne doit pas présupposer des compétences des êtres, mais doit penser aux relations. Que les plantes soient complexes ou non, il faut répondre à certaines de leurs exigences, car sans elles, c'est notre mode de vie et celui de milliers d'autres êtres vivants (parmi lesquels les plantes elles-mêmes) qu'on met en péril.

Les deux dernières contributions à considérer, écrites par des historiens, interrogent les liens entre botanique et évolution. Denis Diagre-Vanderpelen s'étonne de la similarité entre les travaux de Barthélemy Dumortier (1797-1878) et de ceux de Lamarck et d'Adamson. Comme le botaniste belge, ces derniers voyaient des hiérarchies indépendantes dans le règne animal et dans le règne végétal. Cependant, les deux scientifiques français commençaient à former une pensée de l'évolution, ce à quoi Dumortier s'opposait expressément. Ceci suggère, à mon sens, que les observations et les classifications sont au moins partiellement indépendantes des théories qui les accompagnent. Dans sa contribution, Jean-Marc Drouin pose la question du lien entre botanique et évolution en se penchant sur l'œuvre de l'abbé Hippolyte Coste (1858-1924). Ce spécialiste de la géographie des plantes qualifiait la théorie de l'évolution comme inutile et obscure. Il admettait pourtant que "la création du règne végétal n'a pas eu lieu subitement, d'un seul coup, à l'état complet" (cité p. 73). Par ailleurs, il a demandé à Charles Flahault de rédiger l'introduction de sa *Flore*. Cette introduction confère beaucoup d'importance à l'histoire du règne végétal.

Il faut souligner à quel point les enseignements de chacune de ces contributions sont riches et combien leurs propositions philosophiques sont originales. Penser à partir des végétaux est une tâche difficile, comme le montre si bien ce livre, car les plantes nous poussent à remettre en question un grand nombre de nos habitudes et de nos présupposés. *La philosophie du végétal* offre de nouveaux concepts et de nouvelles données pour commencer à penser avec les plantes.

RÉFÉRENCES

GILBERT, Scott, SAPP, Jan et TAUBER, Alfred. 2012. A symbiotic view of life: We have never been individuals. *Quarterly review of biology*, 87(4), 325-241. [Lien](#)
 HUSTAK, Carla et MYERS Natasha. 2012. Involuntary momentum: Affective ecologies and the sciences of plant/insect encounters. *Differences*, 23(3), 74-118. [Lien](#)
 STENGERS, Isabelle. 1995. *L'invention des sciences modernes*. Paris : Flammarion.

CONTACT ET COORDONNÉES :

Thibault De Meyer
 tibo.de.meyer.olivares@gmail.com

Méthéor
 Université de Liège

HISTORIQUE

Compte rendu soumis le 24 juin 2019
 Compte rendu accepté le 25 juin 2019.

SITE WEB DE LA REVUE

<https://ojs.uclouvain.be/index.php/latosensu>

ISSN 2295-8029

DOI <http://dx.doi.org/10.20416/LSRSPS.V7I1.3>



SOCIÉTÉ DE PHILOSOPHIE DES SCIENCES (SPS)

École normale supérieure
 45, rue d'Ulm
 75005 Paris
www.sps-philoscience.org

